

# Composantes du peuplement du Cameroun

par Alain FROMENT

De par sa position à la fois littorale et centrale – puisque le lac Tchad est le centre de gravité de l’Afrique –, le Cameroun a toujours été parcouru de vagues migratoires. Pour preuve, des quatre grandes familles de langues qui existent sur le continent, seule manque la plus petite, celle des langues à clicks, parlée seulement par divers petits groupes de chasseurs-cueilleurs répartis entre la Tanzanie et l’Afrique australe. En sus de la linguistique, les méthodes pour reconstituer l’histoire du peuplement font traditionnellement appel à l’archéologie, aux traditions orales et à l’histoire. Toutefois l’archéologie, qui aborde les strates les plus anciennes, est muette sur les hommes et ne décrit que des objets – essentiellement pierres taillées et poteries –, peinant à définir des aires culturelles significatives ; les traditions ne peuvent remonter à plus de quelques siècles, et sont souvent subjectives ; et l’histoire proprement dite ne débute qu’avec les documents écrits.

Il faut donc utiliser d’autres méthodes, la paléontologie et la génétique, pour aborder la profondeur du peuplement. Il s’agit exclusivement d’un problème de biologie, et non de culture, car les éléments culturels, langues comprises, peuvent s’emprunter et se perdre, tandis que la continuité des hommes est assurée par leurs gènes. La paléontologie humaine n’a guère de place au Cameroun, car aucun fossile humain n’y a été trouvé, à la différence du Tchad où a été découvert le plus ancien des hominidés (*Sahelanthropus tchadensis* dit *Toumaï*, vieux de 7 millions d’années) et un australopithèque classique, *Australopithecus bahrelghazali*, daté de 3,5 millions d’années. Seules, les grottes du Nord-Ouest (Shum Laka et Mbi Crater) ont livré quelques squelettes humains, vieux d’environ 5 000 ans, une date beaucoup trop récente pour qu’ils soient différents des hommes actuels. Ailleurs, l’acidité des sols empêche la conservation des ossements, qu’ils soient humains ou animaux, ce qui prive l’archéologie de témoins capitaux.

**La génétique anthropologique** demeure donc l’outil de choix pour reconstruire l’histoire des peuples. Grâce aux mutations spontanées qui surviennent constamment sur l’ADN, support de l’information génétique, présent sous forme de chromosomes dans le noyau et les mitochondries de toutes nos cellules, on peut en effet définir des groupes de personnes porteuses de la même mutation et qui donc descendent d’un même ancêtre. En 2005, l’étude du sang d’un millier de Camerounais appartenant à une quarantaine de groupes ethniques a permis de mettre en évidence plusieurs « motifs » génétiques correspondant à des ensembles de mutations caractéristiques de certaines régions d’Afrique

Ces profils ont été répartis en six catégories désignées arbitrairement par les populations ou les groupes linguistiques où on les rencontre le plus : Khoisan, Kouchitique, Pygmée, Niger-Congo, Tchadique, et Moyen-Orient. Les principales contributions

repérées au Cameroun définissent clairement trois groupes que les études anthropométriques reconnaissent déjà :

- les trois groupes pygmées (Bakas, Bakolas et Bedzans), plus métissés de bantou que les Akas de République centrafricaine ou les Mbutis de République démocratique du Congo ;
- un groupe bantou *sensu lato*, où populations du Sud, du Centre et de l’Ouest apparaissent comme peu différenciées ;
- un groupe nordiste aux composantes plus complexes.

**Les Pygmées** présentent une originalité génétique forte qui traduit une origine commune de tous les groupes africains, puis un isolement géographique et une ségrégation sociale. Cette ségrégation n’est toutefois pas totale, puisque 15% de leurs gènes (et jusqu’à 40% dans le cas des Pygmées Tikars) sont communs avec les Bantous. Réciproquement, les populations bantoues du Sud-Cameroun présentent des traces de métissage avec les Pygmées, allant jusqu’à 8% dans les groupes les plus en contact.

En dehors de cette influence, tous les **Bantous** ou **Bantoides** offrent une forte ressemblance, que ce soit les ethnies du Sud (Bétis-Bulus-Fangs et côtiers), du Centre (Bafias, Banens, Lemandés, Yambassas, Tikars), ou de l’Ouest (Bamouns, Bamilékés, Grassfields). Du reste, ce profil se prolonge au Nigeria (Yorubas, Ibos) et semble caractéristique de tout l’Ouest africain côtier ; c’est aussi cet élément que l’on retrouve chez les Noirs américains.

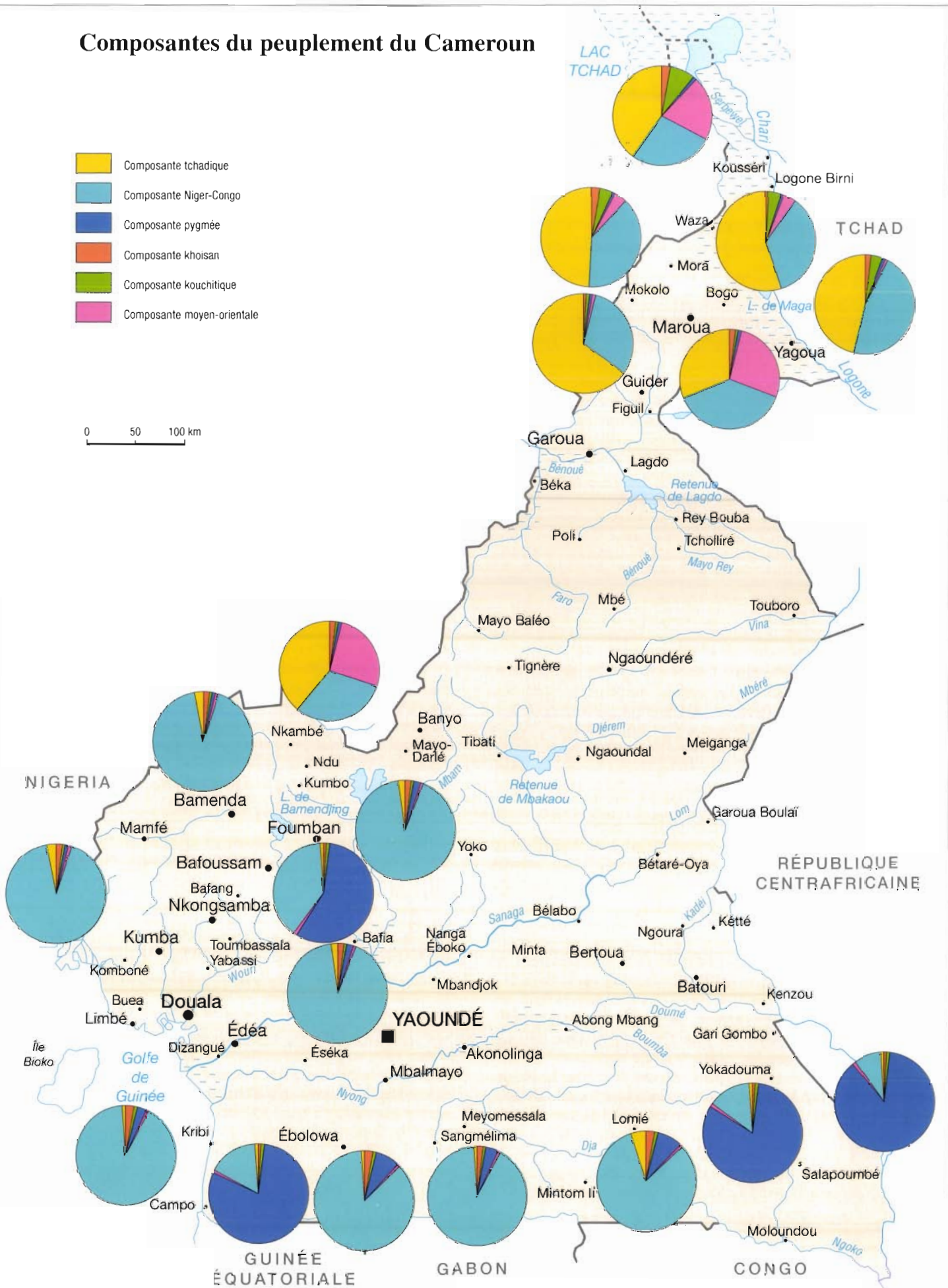
**Au Nord**, cette composante persiste, mais est surpassée par un profil dit tchadique, que l’on observe surtout chez les peuples des monts Mandara et, de façon encore importante, dans la plaine. Toutefois, deux groupes dont l’immigration est relativement récente se distinguent, les Peuls, dont 27% des gènes sont communs avec les habitants du Moyen-Orient et de l’Europe, et les Arabes Choas, qui y ajoutent une contribution assez nette (7%) représentative de l’Afrique de l’Est.

Plusieurs peuples, et pas seulement au Cameroun, affirment avoir des origines égyptiennes. Il s’agit soit d’un mythe inspiré par la lecture de la Bible, introduite par la colonisation, soit de théories à prétention scientifique, mais basées sur des comparaisons culturelles (langues, objets, usages) qui peuvent être des emprunts par diffusion, ou simplement des convergences ; celles-ci ne prouvent aucune migration effective et aucune descendance biologique, que seule la génétique peut établir. L’ADN des Égyptiens anciens, encore peu étudié, et souvent mal conservé, fournira à terme une réponse objective au même titre que les études faites sur les gens vivants. Malheureusement, comme dans l’exemple du génocide rwandais, les questions de peuplement, avec ou sans la caution de la génétique, peuvent être dévoyées à des fins identitaires, et les généticiens doivent à cet égard être très vigilants.

# Composantes du peuplement du Cameroun

- Composante tchadique
- Composante Niger-Congo
- Composante pygmée
- Composante khoïsan
- Composante kouchitique
- Composante moyen-orientale

0 50 100 km



Froment Alain (2006)

Composantes du peuplement du Cameroun

In : Ben Yahmed D. (dir.), Houstin N. (dir.), Seignobos  
Christian (dir.). *Atlas du Cameroun*

Paris : Jeune Afrique, p. 76-77. (Atlas de l'Afrique)

ISBN 978-2-86950-376-2